

Collection **L'Imaginaire**

Giuseppe Antonio Borgese

LES BELLES

Traduit de l'italien par Francis Darbousset,
Jean-Marie Laclavetine et Jean-Noël Schifano

Préface de Jean-Noël Schifano

Gallimard

Titre original :

LE BELLE

© Sellerio editore, 1983.

© Éditions Desjonquères, 1985, pour la traduction française.

Né en 1882 à Polizzi Generosa, en Sicile, Giuseppe Antonio Borgese mène une triple carrière de journaliste politique, de critique littéraire et de professeur. Interventionniste convaincu à l'aube du premier conflit mondial, il expose ses idées dans plusieurs ouvrages. Après la guerre, il s'essaie à la fiction et publie *Vie de Filippo Rubè* (1921), qui le place au tout premier rang des romanciers européens. Suivront des poèmes, un roman, des essais littéraires et politiques, et surtout trois grands recueils de nouvelles : *La ville inconnue*, *Les belles* et *Eva*. Refusant de prêter au régime fasciste le serment exigé des universitaires, il s'exile en 1931 aux États-Unis. Naturalisé en 1937, il publie en anglais un ouvrage fondamental sur le fascisme, *Goliath*. À la Libération, il rentre en Italie en compagnie de sa seconde femme, fille de Thomas Mann. Il obtient la chaire d'esthétique à l'université de Milan et continue de publier articles et essais jusqu'à sa mort en 1952.

PRÉFACE

*Pour l'Allemande
pour l'Irlandaise
pour l'Italienne
pour la Française
pour Francesca Bordone
toutes et une.*

J.-N. S.

LES PASTELS DE LA PASSION

Le sait-on ? Les deux grands viviers de la littérature italienne, au nord, Trieste et sa région, au sud, la Sicile, demeurent en grande, immense partie inexplorés, à exploiter, et non seulement par les Français, mais par les Italiens eux-mêmes. Autour d'un Svevo, autour d'un Pirandello, des dizaines d'écrivains flottant dans les limbes de l'oubli, ou des écrivains dont on a une connaissance effilochée : et si je nomme, toujours parmi nos contemporains, un Pier Antonio Quarantotti-Gambini ou un Vitaliano Brancati, dont on a traduit, de ce côté-ci des Alpes, un livre ou deux, je ne suis pas sûr de susciter un quelconque écho dans les têtes françaises. Quoi d'étonnant ? Il y a sept ans de cela, lorsqu'il m'arrivait, dans des milieux pourtant avertis d'italophiles, de citer le nom de Borgese, l'œuvre si originale et la personnalité si fascinante de cet écrivain semblaient, sous les regards vagants de mes interlocuteurs, sortir tout droit d'une des « *fictiones* » de Borgese. Et d'aucuns, ignorance et paronymie se conjuguant, me répondaient carrément avec l'Argentin quand je parlais du Sicilien, de

Giuseppe Antonio Borgese, essayiste, romancier, nouvelliste, né au sud de Cefalù, le 12 novembre 1882, exilé en Amérique dans les années trente et mort à Fiesole, le 4 décembre 1952.

En Italie, pour le vingt-cinquième anniversaire de sa mort, on a exhumé l'article nécrologique d'Eugenio Montale - lequel, si hâtif qu'il fût, avait tout de même le mérite de singulièrement souligner l'étonnante grandeur du nouvelliste. Un article nécrologique, et ce fut tout. Au moment où Alberto Moravia fêtait ses soixante-dix ans dans tous les journaux de la Péninsule : celui qui avait découvert l'auteur des *Indifférents*, qui avait tenu le chef-d'œuvre de Moravia sur les fonts baptismaux de la renommée, celui qui avait influencé directement jusqu'aux thèmes, jusqu'au rythme et à la limpidité d'écriture de ce roman (dont le titre premier, moins gidien que profondément borgésien, avait été *La palude*), celui-là recevait une autre pelletée de terre sur son cercueil.

Sartre aurait écrit, s'il l'avait lu, que Borgese paie encore très lourdement son existence de traître. Traître à sa classe (la petite bourgeoisie dont il fera le portrait désenchanté, et souvent désespéré, dans ses romans et ses nouvelles); traître à son Île (on ne naît pas impunément sicilien : telle une noire carapace de menace et de solitude, le triangle aveuglant que vous quittez vous colle à la conscience : nul Sicilien, où qu'il soit, quoi qu'il fasse, n'échappe à la sicilitude); traître à son pays (exilé, naturalisé américain, divorcé de sa femme italienne, épousant en secondes noces une Allemande, Elisabeth, fille de Thomas Mann, écrivant directement en anglais un brillant essai de cinq cents pages, *Goliath, the march of fascism*, rare analyse moderne de l'Italie telle qu'elle est jusqu'en ses racines, unique en sa modernité sous la patte d'un Italien, et dont Étiemble a donné une version française abrégée, publiée en 1945 à

Montréal). Alors, Benito Mussolini et Antonio Gramsci, Benedetto Croce et les prosateurs précieux de la revue *La Ronda*, les journalistes et les universitaires, les hommes de plume et les hommes de plomb, tous s'acharneront à élever le mur du silence autour d'un homme tout de sang et de sensibilité, à l'écriture libre, rebelle, hors jeu, à la pensée fulgurante, à la hautaine indépendance créatrice.

En taille d'épargne, voici, par deux témoins directs, l'un français, l'autre italien et, selon Leonardo Sciascia, le plus grand des critiques italiens de notre époque, voici le portrait de Giuseppe Antonio Borgese. Vu, d'abord, au moment de la Première Guerre mondiale, par Louis Gillet, et que j'extrais de *La Revue des Deux Mondes*, dans l'article paru lors de la publication du roman *Rubè*, ce *Guépard* du temps des *chacals* noirs et rouges, en 1921 : « C'est à Verdun que je rencontrai M. G. A. Borgese. Je connaissais déjà son rôle politique, sa critique de l'*Allemagne nouvelle*, sa campagne retentissante de la *Guerre des idées*. Je fus surpris de sa jeunesse. J'avais devant moi un grand jeune homme tout de feu, extraordinairement maigre et noir, sombre et brûlé comme le Midi, avec un surprenant éclat de jais dans les yeux, la parole brusque et torrentueuse, et quelque chose de dramatique dans la volubilité sicilienne de ses gestes, où l'on sentait toute une escrime redoutable de souplesse et de rapidité. » Voilà tout. Bien des gens ont vu les moustaches de Giovanni Verga (et savent, grâce à D. H. Lawrence, que son poil était roux), et celles de Federico De Roberto, et l'impériale de Pirandello, et le pantalon rayé à sous-pieds du prince de Lampedusa (pour ne parler que des écrivains siciliens les moins inconnus). Mais le visage de Borgese, tourmenté comme un olivier sarrasin, qui l'a vu en photo, qui se le rappelle ? Et pourtant, nous confirme Louis Gillet, « Dès l'âge de vingt ou vingt-deux ans, il se plaçait au rang des maîtres. Parmi les écrivains de sa génération, il est sans

contredit le plus écouté et le plus important ». Suivent des pages fort justes, où l'homme de lettres et de goût n'hésite pas à comparer Borgese à Stendhal.

Pour sa part, Giacomo Debenedetti décrit en cauteleux homme du métier son extraordinaire, aventureux aîné, et nous livre, par raccroc, un caractère : « C'était un tempérament de critique à l'impatiente et fougueuse génialité, à la parole aisée, brillante, souvent éblouissante, qui masquait parfois l'improvisation un peu rapide, le goût des aperçus et des synthèses foudroyants, d'une efficacité certaine et immédiate sur le lecteur pris à l'improviste, mais d'une imprudence point rare, un peu trop désinvolte à violenter les faits, pourvu qu'on en tirât sur-le-champ le bilan désiré. Cependant, cette même célérité lui permit souvent de trouver le mot, la phrase d'une telle justesse qu'il en baptisait à l'instant le phénomène littéraire... » En somme, le génie du mot à l'emporte-pièce chez Borgese critique, qui est le même génie du mot effilé comme un regard de femme, chez Borgese nouvelliste. Un Malraux, côté face. Un Morand, côté pile. Et la pièce noire de soleil et d'effluves délirants est, bien sûr, triangulaire.

Dès son enfance, à Polizzi Generosa, au cœur des monts siciliens des Madonies, Giuseppe Antonio Borgese lit tout ce qu'il découvre dans la petite bibliothèque de son père, se fait les dents sur l'œuvre du plus grand critique italien du XIX^e siècle, Francesco De Sanctis (à qui Gramsci, entre autres, devra tant) - et j'aime à penser qu'il lut aussi ce que Sciascia m'a dit avoir dévoré avant l'âge de quatorze ans : *Les fiancés* de Manzoni, Diderot, Courier, D'Annunzio, les « Mémoires » de Casanova, à quoi il faudrait sans doute ajouter, pour Borgese, Byron, quelques auteurs traduits de l'allemand, Goethe et une poignée de romantiques... Curieux, n'est-ce pas, comme les enfants s'enferment afin de déchiffrer le monde au fin fond de la Sicile, cette île

que l'étranger prend pour un paradisiaque réservoir bleu et blond de mer et de ciel, ou pour un folklorique théâtre de Pupi et de mafieux ; bref, une Trinacrie où l'on s'entourerait de mystères à seule fin d'opaliser ses jouissances et ses frayeurs à fleur de peau... À dix-sept ans, Borgese fonde sa propre revue, *L'Étincelle* - début de sa précoce, vertigineuse, prodigieuse activité -, et poursuit ses études à Palerme puis à Florence. À vingt-deux ans, il fonde la revue *Hermès* : considéré comme un maître, Borgese a déjà publié une partie de son œuvre critique, dont *L'histoire de la critique romantique*, les essais sur D'Annunzio, inégalés à ce jour - et d'une grande modernité : lumière projetée sur l'œuvre et l'homme, concurremment. Deux courts textes datent encore de cette époque, entre Nietzsche et François d'Assise, *Résurrections* et *Le vaisseau fantôme* : Gide, avec plus de sang dans son encre, eût pu les écrire. À vingt-cinq ans, séjour en Allemagne, non point dans l'habit d'un étudiant, comme Pirandello, mais en tant que correspondant du *Mattino* de Naples et de *La Stampa* de Turin : fameux articles sombres et prémonitoires qui frappèrent ses lecteurs, où la passion le dispute à la déception, et recueillis deux ans plus tard dans le fort volume : *Allemagne nouvelle*. En outre, il donnera en ces mêmes années quatre cents articles de politique étrangère au *Corriere della Sera*. À vingt-sept ans, on lui offre la chaire d'allemand à l'université de Rome. Trois gros volumes de critiques littéraires regroupées sous le titre révélateur : *La vie et le livre* (1910-1913). Quant à son essai sur D'Annunzio, *L'œuvre poétique de Gabriele D'Annunzio*, publié en 1909, je le trouve fondamental non seulement pour comprendre un auteur dont l'influence, souvent occultée, s'étend de James Joyce à Luchino Visconti, mais aussi pour dépister cette maligne excroissance de la maladie dannunzienne dans le corps affaibli d'une Italie en crise. Qui est une maladie cicéro-

nienne, chronique encore de nos jours. En une formule, qui donne le ton du critique, le symptôme de cette maladie ? « Mieux vaut bien dire que dire quelque chose. »

Eh bien ! Borgese, romancier aussi, et poète et nouvelliste et traducteur (Chamisso, Goethe) et diplomate aussi, avait à dire plus d'une chose : son œuvre bouillonnante entraîna tout sur son passage : il a dominé quarante ans les lettres italiennes. On le lui fait payer cher : ses ouvrages sont quasi tous introuvables, en Italie même ; quand on veut bien se souvenir de lui, c'est du bout des lèvres. Lui qui ne hissait que les couleurs de la liberté et de l'intelligence souveraine, dans un pays où l'on jauge un créateur à sa couleur politique d'abord, et même à la couleur politique de son éditeur (cf. l'exemplaire refus du *Guépard*, jugé roman réactionnaire par Vittorini, qui fit barrage à sa publication chez Einaudi), il fut haï par les fascistes, haï par les communistes, haï par les idéalistes (genre Croce, qui lui reprochait, le pauvre grand vieux, ses trop nombreuses « érections intellectuelles » !); et Borgese ne se trouve pas au purgatoire : on a créé pour lui un enfer, comme l'âcre rayon des écrivains déboutonneurs de vierges et trousseurs de moines.

Il est pourtant trois sommets incontournables dans l'œuvre de Borgese : le roman *Rubè* (dont la seule traduction disponible, en France, date des années vingt), l'essai *Goliath, la marche du fascisme* et les admirables nouvelles, trois volumes, *Le soleil n'est pas couché*, *La ville inconnue* et *Les belles*, publiés de 1924 à 1929 : livres de la pleine maturité. Mais avant de donner une bouffée d'air de ces sommets, je voudrais ajouter quelques coups de ciseau à la taille d'épargne de MM. Gillet et Debenedetti.

Si j'ai sillonné la Sicile de Messine à Portopalo et de Catane à Palerme et de Raguse à Agrigente, à Serradifalco, je ne suis jamais passé par les Madonies, je n'ai pas tra-

versé le bourg agricole perché à quelque huit cents mètres d'altitude où naquit notre écrivain. Cependant, grâce au photographe Enzo Sellerio, le grand éditeur sicilien, qui est aussi le Cartier-Bresson de son île, une photo de Polizzi Generosa se présente à mon esprit. Je vois, sous une pluie battante, le dos tourné à l'objectif, un groupe d'une dizaine de fillettes qui débouchent en courant sur les gris pavés de lave luisante disposés en pied de poule, au centre d'une place ronde transformée en un lac. Ce flot de petites femmes chahutantes sous leurs parapluies, ces naïades qui passent, légères, sous une banderole de la Démocratie Chrétienne, descendent gaiement dans l'immortalité aqueuse de leur élément. Face à l'objectif, solitaire, taciturne, un garçonnet aux culottes courtes, les jambes maigres, va à contre-courant ; il remonte la rue, sorti du cercle d'eau, fier, droit, têtu tel un champignon noir sous son chapeau. Le regard ténébreux dans les lointains, il marque le pas, le poing droit serré sur le manche du parapluie, le gauche fermé comme un puissant balancier... Du noir, du gris, de la solitude, de l'eau : nous sommes bien en Sicile, et la pluie de feu des jours chauffés à blanc ne fait qu'ajouter au noir, sur cette île où les enfants qui le peuvent ferment leur porte et ouvrent tous les livres. Ce jeune Sicilien, je le retrouve dans les poésies de *Giovinezza*.

Les eaux nocturnes, qui reposent sous le ciel étoilé,
 gardent des grains de millénaire lumière, emportée
 par les ondes, dans les ondes retournée ;
 et les mortes constellations parlent aux espaces

.....

à un temps beaucoup plus ancien, à une île lointaine
 va, sous mes yeux mi-clos, mon souvenir ;

et je vois dans les crépuscules d'automne un enfant,
 couché sur le dos, immobile,
 évoquer par de doux faux noms les étoiles, ô Hesperos,
 ô Véga, ô Alpha, ô Gamma ;
 je le vois sortir de la maison endormie, retenant son
 souffle,
 comme un qui sort d'une prison étroite ;
 et les Pléiades étaient hautes et la lune trompeuse sur
 ses impétueuses marches,
 et plus qu'il n'en était besoin il doublait le pas, pour
 chasser la pensée de sa mère
 qui, une fois la fenêtre ouverte au grand jour, verrait
 son maigre lit vide.
 Le voilà. Il a perdu le sentier. Il le retrouve. Le voilà,
 brun long enfant

.....

car je me souviens bien que ma jeunesse
 je la laissai endormie, et fermai tout lentement les
 battants,
 quand à la recherche de pain et d'autre lumière j'émi-
 grai.

.....

et dans la pénombre épouvantée du chemin
 je vis s'allonger l'ombre de Rubè.

Dès 1901, le grand ethnographe sicilien Giuseppe Pitre publiait dans les « Archives pour l'étude des traditions populaires » *Géants et serpents*, texte tout à fait remarquable d'un jeune inconnu, Giuseppe Antonio Borgese qui, d'emblée, pose le problème de l'identité. De l'identité des monstres. Et l'auteur analyse la famille des monstres, en notant au cours de l'individualisation d'un géant, d'un dragon ou d'un serpent : « On observait de semblables horreurs dans les fœtus humains. » Derrière géants et ser-

pents, toujours la même angoisse pour les Siciliens : qui suis-je, quelle est ma véritable identité, sous quels jours me voient les autres, dans quel palais des glaces sans tain circulé-je ? Et, au cours de son œuvre, Borgese a élargi le drame sicilien, le drame pirandellien, à la civilisation des masses anonymes où l'individu, dans les marées informes de l'humanité, perd pied et se noie. Disparaît dans les courants totalitaires. Chez Pirandello – souvenez-vous des quatre derniers mots du roman *Les vieux et les jeunes* : « Qui avaient-ils tué ? » – l'individu sans identité, fût-il couvert de médailles, ne devient pas, une fois mort, un symbole que s'arrachent les masses, comme Filippo Rubè. Autrement dit : rien. L'individu, même démultiplié, reste, chez Pirandello, un individu : le temps n'est pas encore venu où un être humain pourra se réduire à un chiffon rouge ou noir. Et de *Rubè* (1921), qu'il faudrait, sans doute dans une nouvelle traduction, redonner à lire aux Français, on peut dire ce que Ramon Fernandez a écrit de la *Recherche* : « C'est à la fois l'histoire d'une époque et l'histoire d'une conscience ; ce dédoublement et cette conjonction en font la profonde, la surprenante originalité. » En corrigeant, toutefois ; car cette « époque », dans *Rubè*, est de nouveau la nôtre.

Fils de Julien Sorel et père d'Antoine Roquentin, Filippo Rubè est probablement le premier héros existentialiste : le Michèle des *Indifférents* de Moravia en semble l'ombre marionnettisée ; le Meursault de Camus est une indifférence qui va, peu importe l'époque, vers des cieux métaphysiques. Rubè se manifeste comme l'un des grands personnages européens témoin de la montée rouge et noir des fascismes, où les compromis totalitaires se font à même la peau des individus. Quand Soljénitsyne, capitaine, claquait encore des talons dans les rangs de l'Armée rouge, Borgese annonçait le goulag. « Il criait : vive le

bolchevisme. «Oui, pensait-il, le bolchevisme, la prison universelle, la caserne. Mais tous auront une place dans cette prison. Et ils seront tous égaux et sans nom.» » Premier roman italien, en outre, où l'influence de Freud, tel un air lointain de violoncelle, se fait sentir. Deux ans plus tard, Italo Svevo se rira du professeur viennois. Ce sera, alors, un bond du monologue de Hamlet aux cabrioles de Chariot. Le violoncelle deviendra crinclin. La symphonie, chaconne. Le coup de sabot au cœur, dont meurt Rubè, un coup de canne aux fesses, dont sursaute Zeno.

Autre sommet borgésien : l'extraordinaire autoportrait d'un peuple, depuis sa naissance chimérique, avec Dante, jusqu'à sa boursoflure fasciste, avec Mussolini : *Goliath*, publié en 1937 par Viking Press. (Exilé, Borgese, parce qu'il fut l'un des douze professeurs d'université sur mille deux cent cinquante à refuser de prêter serment de fidélité au régime.) *Goliath*, cette « miraculeuse métamorphose linguistique » (selon la critique américaine), a été traduit en allemand, suédois, espagnol, italien - venue il y a quarante ans du Canada, nous disposons donc d'une version française écourtée. Et pourtant : *Goliath, la marche du fascisme* est un check-up ironique, démythifiant, impitoyable du peuple italien, à travers ses écrivains, ses hommes politiques, ses événements historiques. Mais, au vrai, plus que les causes économiques, politiques ou militaires, ce qui requiert Borgese ce sont les facteurs intellectuels et émotionnels qui ont fait (mal fait ou défaut) l'Italie. Plus particulièrement, l'essence et la genèse du fascisme : qui, à l'instar de la mafia, est un phénomène aux racines purement italiennes. Et voici comment le regard de Borgese pénètre, jusqu'à nos jours, au travers du carton-pâte qui moulait, aux yeux du monde, l'existence forte d'une Italie toujours inexistante.

Dante, génial coupable, a élevé deux Minotaures dans sa *Divine Comédie* : l'Empire romain et la mythologie religieuse. Les aspects chimériques de l'imagination politique dantesque ont joué le plus mauvais tour aux Italiens : « De son cerveau naquit la nation italienne : un fantôme. » Dante, « père de toute leur magnificence et de leur échec », a donné à l'Italie ce qui appartient aux fantômes : la parole et le mythe. Un « désir ardent d'absolu dans un vide politique et social » : « un destin inévitable et tragique ». Le vrai compromis italien : « entre l'infini et la cité, entre l'éternité et le quotidien ». Vint l'anti-Dante : Machiavel, « qui posa les fondements de sa ville terrestre dans l'Enfer de Dante ». Faisant fi de toute morale, il chanta le grand psaume de la violence et de la fraude. Son modèle ne pouvait être le Diable : ce fut quand même Cesare Borgia. Machiavel, au service de la toute-puissance, des pouvoirs les plus féroces, écrasa un peu plus l'Italie. « Quelle peine d'entendre l'agneau bêler l'hymne de la perfidie et de la cruauté en plein dans la gueule du loup. » Entre Dante et Machiavel, « dans un état de noble idiotie », l'élite contemple les restes de l'Empire romain. Les Italiens se spécialisèrent alors dans l'autodénigrement. « Vivants, ils étaient liés à la mort, et leur esprit respirait la poussière. »

Comment résister à ce volcan d'intelligence ? Deux ou trois flèches en fusion, encore. La *buffonata* que fut la Marche sur Rome où vaquait Victor-Emmanuel III : « Ainsi, un homme qui était roi ratifia, presque sans le vouloir, la sentence qui le rendit esclave. Des milliers de chemises noires entrèrent par les portes de Rome, qui n'avait pas de portes. » Mussolini, de son enfance rechignée à ses coups de dés : « Comme Madame Bovary qui, jubilant, s'écriait : "J'ai un amour, j'ai un amour !" », le duc du fascisme pouvait soulager sa poitrine gonflée de joie et s'exclamer : "J'ai un Empire !" Et il le fit à satiété. » La chemise noire italienne :

« rien d'autre que la chemise rouge reteinte de Garibaldi, qui n'avait pas prévu de semblables descendants ». Les Italiens : « Avec trop d'insistance, et trop longtemps, les Italiens ont cultivé les idées les plus étranges et les plus fausses sur eux-mêmes et sur les autres. Ils se sont crus une nation de génies dans un univers d'imbéciles et une masse de poltrons dans un monde de braves. » Et c'est aussi une Italie « mi-nursery, mi-théâtre lyrique » que Borgese nous montre. Par des raccourcis étonnants de vérité, il ouvre en zigzags les masques portés par un peuple entier. Ainsi, la famille italienne, substitut de l'État, est un État-prison à son tour. Et comment ne pas penser à cette acide radiographie de la geôle familiale que nous a donné à voir le cinéaste Ettore Scola dans son chef-d'œuvre, *Une journée particulière* ? Jeu des tyrannies réciproques dans ce noyau de chair et de nerfs à vif grouillant d'enfants, où le père est un minuscule lion machiavélique ; la mère, une minuscule renarde pelée : « La tyrannie de la famille, esclavage où naissent et grandissent la plupart des Italiens et où ils apprennent le conformisme et le respect de toute autre forme de tyrannie. »

Mais là, tout de fascination, il est un autre despotisme, plus universel encore, celui de la beauté, de la beauté des femmes, ces belles de l'amour et de ses mirages, épouses, maîtresses, sœurs, mères, tendres amantes, angles aigus de la trinité des sexes, des vaincus de la passion, des trios d'amour et de souffrance, et, parfois, de langueurs mortifères. Avec les nouvelles, et en particulier *Les belles*, troisième sommet de l'œuvre borgésienne, nous avons, pour reprendre le jugement d'Eugenio Montale, « la plus haute mesure » de l'écrivain, et, pour simplifier, le côté pile de Borgese.

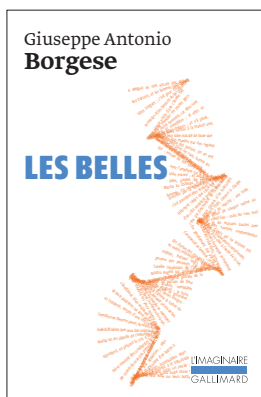
Et c'est précisément une citation de Paul Morand qui pourra donner une idée du ton de ces nouvelles : « De qui

Traduit de l'italien par Francis Darbousset, Jean-Marie Laclavetine
et Jean-Noël Schifano
Préface de Jean-Noël Schifano

« À Megara on met encore des œillets au balcon, et les femmes portent des robes longues ; c'est pour cette raison que la simple vision d'une cheville fait littéralement trembler les jeunes gens. Mais ceci arrive rarement, car elles sont prudentes et surveillées ; et elles se surveillent elles-mêmes ; et s'il pleut, elles préfèrent rentrer à la maison avec l'ourlet de leur robe maculé de boue que d'avoir les bas mordus par des regards chauds comme des baisers. »

Admirables portraits de femmes prises aux pièges de l'amour, ces dix-huit nouvelles dessinent les contours de passions faites de promesses et de mélancolie. Avec les paysages lumineux de l'Italie en toile de fond, les femmes des *Belles* luttent pour échapper aux tragiques carcans de la famille, de la société, et de leurs amants, parfois au péril de leur vie.

Dans cet ouvrage, Borgese, au sommet de la forme courte, célèbre les beaux alibis du cœur et l'universalité du mal d'aimer.



Les belles

Giuseppe Antonio Borgese

Cette édition électronique du livre
Les belles de Giuseppe Antonio Borgese
a été réalisée le 4 août 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072995248 – Numéro d'édition : 546200).
Code Sodis: U47092 – ISBN : 9782072995279.
Numéro d'édition : 546204.